

NOUVELLES LETTRES
ET
OPUSCULES
INÉDITS
DE LEIBNIZ

PRÉCÉDÉS D'UNE INTRODUCTION

PAR

A. FOUCHER DE CAREIL.



LETTRÉS SUR DESCARTES ET LE CARTÉSIANISME.

LEIBNIZ PLATONISANT, OU LE PHÉDON ET LE THÉÉTÈTE TRADUITS.

MÉLANGES.

REMARQUES SUR WEIGEL. — FRAGMENT SUR LA LIBERTÉ. — LETTRES A HOBBS.

APPENDICE CONTENANT LES LETTRES A ARNAULD ET A FARBELLA.

SA VIE ET SON PORTRAIT PAR LUI-MÊME.



PARIS

AUGUSTE DURAND, LIBRAIRE, RUE DES GRÈS, 7.

—
1857

PLATONIS THEÆTETUS

SIVE DE SCIENTIA

A LEIBNIZIO CONTRACTUS.

SOCRATES : Cùm intelligerem ad te, Theodore ⁽¹⁾, geometriæ aliarumque scientiarum causâ, quibus præstas, plurimos confluere adolescentes, rogare te jamdudùm institui, ut quos ex Atheniensibus imprimis spem quamdam bonæ frugis ostendere crederes, mihi illis benè cupienti narrares.—THEODORUS : Faciam ut jubes, ô Socrates, neque tibi quidquam dissimulabo. Scito autem adolescentes probos me vidisse multos, qui verò tam mirabili naturæ felicitate donati sunt ac Theætetus ⁽²⁾ quidam vestras vidisse neminem. Difficile admodùm est reperire hominem ingeniosum simul et mansuetum. Acuti enim in iracundiam proni sunt; graves autem ferè torpentes sunt et obliviosi. Hic verò ità suaviter et expeditè ad disciplinas graditur, ut nec lubricus quietusque olei fluxus mollior videatur. Sed ecce ipsum, ô Socrates, à palæstrâ redeuntem.

(1) Theodorus geometra et philosophus Cyrenæus. (*N. Leibnizii.*)

(2) Videtur Theætetus fuisse amicus Platoni, qui eum dialogo isti nomen ejus præscribendo honorare voluit. (*Nota Leibnizii.*)

LE THÉÉTÈTE DE PLATON

ou

DIALOGUE SUR LA SCIENCE

ABRÉGÉ PAR LEIBNIZ.

SOCRATE : Comme j'ai su que c'était vers toi, Théodore⁽¹⁾, qu'affluait un grand nombre de jeunes gens désireux d'apprendre la géométrie et les autres sciences où tu excelles, je voulais, depuis longtemps déjà, te demander quels sont, parmi les Athéniens, ceux qui nous donnent surtout l'espérance de bons fruits. Je m'y intéresse et je te prie de me le dire.

— THÉODORE : J'agirai comme tu l'ordonnes, Socrate, et sans te rien cacher. Sache donc que j'ai vu souvent des jeunes gens bien doués, mais jamais je n'en ai rencontré qui aient réuni les dons d'une heureuse nature, comme un certain Théétète⁽²⁾, votre concitoyen. Il est rare de trouver un homme d'un esprit pénétrant qui soit doux de caractère. Les hommes vifs sont enclins à la colère ; les hommes graves le sont à la torpeur et à l'oubli ; mais lui marche à la science avec tant de douceur et d'une allure si dégagée, qu'on dirait les flots tranquilles et doux d'une huile qui se répand avec abondance et facilité. Mais le voici, Socrate, il revient de la pa-

(¹) Théodore, géomètre et philosophe cyrenéen. (*Note de Leibniz.*)

(²) Il paraît que Théétète était ami de Platon, qui, pour lui faire honneur, a donné son nom à ce dialogue. (*Note de Leibniz.*)

— SOCRATES : Fac, quæso, ipsum hùc accedere. —

THEODORUS : O Theætete, accede hùc ad Socratem.

— SOCRATES : Multos nobis cives ac peregrinos, ô Theætete, laudavit Theodorus, neminem verò majoribus quàm te laudibus cumulavit. —

THEÆTETUS : Benè est, ô Socrates, sed vide ne jocum dixerit. —

SOCRATES : Non est hìc mos Theodori. Sed dic, age, discis aliqua à Theodoro geometrica.

— THEÆTETUS : Equidem. —

SOCRATES : Quæ verò ad astronomicam harmoniam et dialecticam spectant, ediscis? —

THEÆTETUS : Annitor equidem. —

SOCRATES : Sed dic mihi, discere nonne est in eo quod discimus, scientiorem sive sapientiorem fieri?

— THEÆTETUS : Ità, certè. —

SOCRATES : Ego verò adeò hebes sum, ut ne capere quidem possim quid sit scire, nedùm ut ipse sciam aliquid, quare rem valdè gratam feceris, si quid scientiam esse putes,

ingenuè exposueris, idque te facere ut vides, etiam Theodorus probat. —

THEÆTETUS : Parendum est quandò vos quidem imperatis, si quâ enim in re aberravero, corrigetis. —

SOCRATES : Faciemus procul dubio, si quo modo poterimus. —

THEÆTETUS : Videntur mihi scientiæ esse quæ quis à Theodoro discere potest, geometria et reliquæ, prætereà opificum artes. —

SOCRATES : Generosè ac magnificè, ô amice! de uno rogatus, multa, pro simplici varia dedisti. —

THEÆTETUS : Quâ ratione id ais? —

SOCRATES : Quæstio erat, non quot aut quorum sint scientiæ, sed quid scientia, nec verò quid sit cal-

lestre. — SOCRATE : Fais-le approcher, je te prie. — THÉODORE : Théétète, viens auprès de Socrate. — SOCRATE : Théodore m'a vanté plusieurs de mes concitoyens et des étrangers, ô Théétète, mais il n'a fait de personne un aussi grand éloge que de toi. — THÉÉTÈTE : C'est à merveille, ô Socrate, mais prenez garde qu'il n'ait voulu plaisanter. — SOCRATE : Ce n'est pas l'usage de Théodore. Mais, dis-moi, n'apprends-tu pas la géométrie à son école ? — THÉÉTÈTE : Oui. — SOCRATE : Et l'astronomie, l'harmonie, la dialectique ? THÉÉTÈTE : Je fais tous mes efforts pour cela. — SOCRATE : Dis-moi, apprendre n'est-ce pas devenir plus savant et plus sage sur le point de nos études ? — THÉÉTÈTE : Oui, sans doute. — SOCRATE : J'ai si peu d'ouverture dans l'esprit, que je ne puis comprendre ce que c'est que la science, bien loin de savoir quelque chose ; et ce sera m'obliger que de m'exposer tout simplement tes pensées sur ce qu'est la science. Théodore, comme tu le vois, m'approuve et t'y engage. — THÉÉTÈTE : Il faut bien obéir, puisque vous l'ordonnez ; si je me trompe, vous me redresserez. — SOCRATE : Nous le ferons très-certainement, si nous en sommes capables. — THÉÉTÈTE : J'appelle sciences ce qu'on apprend auprès de Théodore, la géométrie et le reste, et aussi les métiers des artisans. — SOCRATE : Quelle générosité, quelle libéralité, mon ami ! pour une chose que je te demande, tu m'en donnes plusieurs, et pour un objet simple, des objets fort divers. — THÉÉTÈTE : Pourquoi dites-vous cela, Socrate ? — SOCRATE : Le but de ma demande, ô Théétète, n'est point de savoir quels sont les objets des sciences, ni combien il y a de sciences, mais ce qu'est la science ; car celui

ceorum conficiendorum scientia sciet, qui quid sit scientia non noverit. — THEÆTETUS : Video nunc, ô Socrates, quid velis ; videris enim petere, quidquid nuper mihi et Socrati huic ⁽¹⁾, tibi nomine simili, condiscipulo meo, in mentem venit, alio licet in argumento. Theodorus nobis dixerat latus quadrati, cujus area sit tripla pedis quadrati, aut etiam quintupla, non esse longitudine lineæ pedali commensurabile ; idemque in aliis enumerando docebat usquè ad decem et septem pedes cundo. Nos verò cùm videremus sic sine fine procedi posse, quæsimus inter nos an non generale quiddam liceret comminisci. Et invenimus tandem non tantùm de senario et quinario, sed et de omni numero, qui non ex duobus æqualibus in se invicem multiplicatis, produci potest, idem debere dici. — SOCRATES : Egregiè id quidem, ideòque conare multas scientias unâ eâdemque ratione complecti. — THEÆTETUS : Audivi, ô Socrates, circumferri hujusmodi quæstiones tuas, et conatus sum respondere, sed nondùm mihi satisfeci. — SOCRATES : Gravidus mihi videris, ô amice, et dolere ut solent parturientes. Ego verò huic malo opportunum remedium habeo. Audisti fortassè me esse obstetricis filium, sed me quoque obstetriciam artem exercere, fortè non audisti. Hoc ergò tibi profiteor, quod cave ne aliis prodas.

(¹) Hic Socrates minor introducitur loquens in dialogo cui Sophista inscribitur, sive de Ente.

(Nota Leibnizii.)

qui n'a nulle idée de la science ne comprendra pas ce qu'est la science des cordonniers. — THÉÉTÈTE : Je vois maintenant ce que vous demandez, Socrate. Il me semble que votre question est de même nature, quoique le sujet en soit différent, que celle qui nous vint à l'esprit, il y a quelques jours, en conversant ensemble Socrate⁽¹⁾, mon condisciple, qui porte le même nom que vous, et moi. Théodore nous avait dit que le côté d'un carré dont l'aire est triple ou quintuple d'un pied carré n'était pas commensurable en longueur à celle d'un pied, et il continua à nous prouver la même chose jusqu'à dix-sept pieds. Voyant qu'il était possible d'aller ainsi à l'infini, nous nous demandâmes s'il n'était pas possible de comprendre ces puissances sous un nom général qui leur convînt à toutes. Et nous avons trouvé qu'on pouvait affirmer la même chose, non pas seulement des puissances de trois et de cinq, mais de tout nombre qui n'est pas le produit de deux autres égaux. — SOCRATE : C'est très-bien ; essaye donc de réunir plusieurs sciences sous un seul et même rapport. — THÉÉTÈTE : O Socrate, j'ai déjà entendu agiter certaines de ces questions que vous faites ; j'ai essayé d'y répondre, mais je ne me suis point satisfait. — SOCRATE : Ton âme, mon ami, me paraît en mal d'enfant, et il me semble que tu éprouves les premières douleurs. Mais j'ai pour ce mal un remède excellent. Tu as entendu dire, sans doute, que je suis le fils d'une sage-femme, mais jamais, peut-être, que j'en exerce aussi le métier. Je te l'avoue, mais ne va

(1) Ce Socrate le Jeune paraît dans le dialogue intitulé *Le Sophiste* ou *De l'Être*.
(Note de Leibniz.)

Scis obstetrices ipsas non solere ampliùs parere et eas parturientibus opitulari, et nisi abusus rem optimam sub lenocinii nomine corrupisset, earum etiam officium esset matrimonia rectè conciliare. Quòd si feminæ aliquandò partus ventaneos et falsos veris similes parerent, pars muneris longè præstantissima foret, discernere infantem à monstro. Porrò hæc omnia circa animorum partus ad me pertinere scito : nam et sterilis ipse sum, et aliquandò animos *evacilio* et nonnullos Prodico, alios aliis magistris tradidi. Quibus verò possum, illis obstetriciam opem exhibeo, et partum verum à falso examinando discerno. Interrogationes autem velut incantationes sunt, quibus parientes sollicito. Quare à principio orsus, quid scientiam esse putes, mihi responde. — THEÆTETUS : Faciam quandò ità vis. Videtur ergò, quod quis scit, id sentire, adeòque scientia esse sensus. — SOCRATES : Videtur sententia tua non abhorrere ab eâ Protagoræ, licet aliter enuntiâtâ, quod omnium rerum mensura sit homo.

Ventum eundem esse uni frigidum, alteri minimè; itaque talia esse omnia unicuique qualia sentit. Undè nullus unquàm sensus erit falsus. Porrò videtur Protagoras arcani quiddam innuere voluisse, nihil esse, sed omnia fieri et in fluxu consistere; idem enim videntur censuisse Heraclitus et

pas trahir ce secret. Tu sais que les sages-femmes ne font plus d'enfants et donnent leurs secours à celles qui en font, et si un abus de langage n'eût corrompu sous un nom honteux une chose excellente, elles auraient encore le soin d'accorder les mariages. Si une femme avait une de ces grossesses venteuses, et faisait une fausse couche qui ressemblât à une vraie, ce serait de beaucoup la partie la plus belle de leur art de savoir discerner un enfant d'un monstre. Or, toutes ces choses, appliquées à l'accouchement des âmes, sont de mon métier ; car moi-même je suis stérile, mais quelquefois j'amène des âmes ; j'en ai confié quelquefois à Prodicus et à d'autres maîtres, et quand je le puis, je leur prête le secours de mon art, et je sépare par l'analyse une couche fausse d'une vraie. Mes questions sont comme des philtres par lesquels je seconde les accouchements. Revenons donc à notre début, et dis-moi Théétète, en quoi consiste la science. — THEÉTÈTE : Je ferai ce que vous désirez. Il me semble donc que celui qui sait une chose sent ce qu'il sait, et que la science n'est autre que la sensation. — SOCRATE : Ta définition ne me paraît pas différer de celle de Protagoras, quoiqu'il se soit exprimé d'une autre façon. L'homme, dit-il, est la mesure de toutes choses. Le même vent qui est froid pour l'un ne l'est pas pour l'autre, et, ainsi, les choses sont pour chacun telles qu'il les sent, et aucune sensation ne peut être fausse. Or, Protagoras a voulu insinuer quelque secret en nous disant que rien n'est, mais que tout devient et est dans un flux continu. C'est, au reste, une opinion qui paraît commune à Héraclite, à Empédocle et à la

Empedocles et plerique veterum, excepto Parmenide. Ex his verò consequitur colorem hunc album, exempli causâ, non esse quiddam in oculis nostris, neque quiddam extrâ oculos; neque ei locum certum attribui posse, sed quiddam ex sentientis objectique congressu ortum esse. Et certè auderesne asserere res cani imò alteri homini eodem modo apparere ac tibi? — THEÆTETUS: Nequaquàm. — SOCRATES: Imò fortè nec tibi semper, cùm ipse muteris. — THEÆTETUS: Ità videtur. — SOCRATES: Porro si quid ipsum per se magnum vel album vel calidum esset, et nunquàm cum alio congredetur, maneret utique quale est. — THEÆTETUS: Ità certè. — SOCRATES: Jàm potestne aliquid majus fieri minusve aliter quàm adauctum vel minutum? Quid respondes? — THEÆTETUS: Si quod mihi videtur respondebo, dicam non posse; si ad superiorem positionem respiciam, dicam posse (¹). — SOCRATES: Agnoscis ergò nihil majus minusve fieri mole vel numero, quamdiù manet æquale; nihil verò crescere aut decrescere, nisi addatur aliquid vel subtrahatur. Denique concedes quod ante non erat et postea est, aliquandò fieri. — THEÆTETUS: Concedere ista cogor. — SOCRATES: Sed hinc pignantia sequuntur: tu crescendo fis major; ego verò, tibi

(¹) Sunt quædam hic et paulò ante in autore, quorum connexionem non satis explicare possum. (Nota Leibnizii.)

plupart des anciens, à l'exception de Parménide. Il s'ensuit que ce que tu appelles couleur blanche n'est point quelque chose qui existe dans tes yeux, ni hors de tes yeux ; ne lui assigne même aucun lieu déterminé : c'est quelque chose qui naît de la rencontre de celui qui sent avec l'objet. Et, certes, tu ne soutiendras pas qu'un objet paraît à un chien, ou même à un autre homme, sous la même forme qu'à toi. — THÉÉTÈTE : Non, assurément. — SOCRATE : Tu n'affirmeras pas davantage que les choses se présentent à toi toujours sous le même aspect, puisque tu changes toujours. — THÉÉTÈTE : Certes, non. — SOCRATE : Or, si une chose était grande, ou blanche, ou chaude par soi, et n'entrerait jamais en rapport avec une autre, elle resterait toujours telle qu'elle est. — THÉÉTÈTE : Oui, sans doute. — SOCRATE : Mais une chose peut-elle devenir plus grande ou plus petite autrement que par voie d'augmentation et de diminution ? qu'en penses-tu ? réponds. — THÉÉTÈTE : Si je réponds ce que je pense, je dirai que cela ne se peut ; mais si j'ai égard à la thèse précédente, je dirai que oui ⁽¹⁾. — SOCRATE : Tu reconnais donc que jamais une chose ne devient ni plus grande, ni plus petite, soit pour la masse, soit pour le nombre, tant qu'elle demeure égale à elle-même ; qu'une chose à laquelle on n'ajoute ni on n'ôte rien ne saurait augmenter ni diminuer ; enfin, tu accorderas aussi que ce qui n'existait point d'abord et est ensuite ne peut que devenir. — THÉÉTÈTE : Je suis forcé d'en convenir. — SOCRATE : Déjà les contradictions naissent. Toi tu deviens plus grand en prenant du dévelop-

(1) Il se trouve ici, et un peu plus haut, dans l'auteur, quelques passages dont je ne puis pas bien m'expliquer la liaison. (*N. de Leibniz.*)

nunc æqualis, maneo qui sum, nec quicquam de-
cedit moli meæ, et tamen fio te minor, crescente te,
quod est mirum, me scilicet alium factum esse sine
mutatione in nos factâ, contra id quod concesseram
et me minorem factum, etsi nihil mihi decesserit
(¹). — THEÆTETUS : Ego quoque hæc admiror,
ô Socrates; quantòque magis inspicio, tantò magis
tenebræ offunduntur intuenti. — SOCRATES : Ergò
dicendum erit non esse res, sed fieri, et in congressu
perpetuò agentis et patientis, sentientisque ac sen-
sibilis consistere. Adeòque nec dicendum aliquid
esse pulchrum ac bonum, sed fieri semper. —
THEÆTETUS : Dùm te audio disserentem, valdè pro-
babilia mihi hæc videntur. — SOCRATES : Sed vide
jàm quàm magna contra difficultas insurgat. Nam,
si omnia cuique sunt ut apparent et sensus scientia
est, resque in fluxu hoc modo consistunt, sequitur
sensem nunquàm decipi. Ergò nec somniantes nec
furentes decipiuntur. — THEÆTETUS : Captum me
tenes, ô Socrates, et me sententiæ meæ pudet; ne-
que enim ausim negare eos decipi, cùm alii se Deos
esse putent, alii volare instar avium. — SOCRATES :
Vides ergò nec nostris quales nunc sumus sensibus
fidendum esse. Nam quo argumento discernemus,
illine potiùs decipiantur an nos? Et quis scit an

(¹) Notabilis est hæc difficultas et magni etiam ad alia quædam mo-
menti. Responsio autem quæ in Platone sequitur, quod scilicet
omnia fluant, non intelligo quomodò satis ad difficultatem referatur.

(Nota Leibnizii.)

pement ; moi, qui suis maintenant ton égal, je reste ce que je suis ; rien ne manque à ma taille, et cependant je deviens plus petit que toi qui as grandi ; voilà ce qui est étonnant, je suis devenu autre sans qu'il y ait eu de changement en nous, contrairement à ce que j'avais accordé, et je suis devenu plus petit sans que mon corps ait diminué⁽¹⁾. — THÉÉTÈTE : C'est ce qui m'étonne aussi, ô Socrate, et plus je sonde cette question, plus ma vue s'obscurcit. — SOCRATE : Il ne faudra donc pas dire que les choses sont, mais qu'elles deviennent et consistent dans le rapprochement perpétuel de l'agent et du patient, de celui qui sent et de ce qui est senti ; de même on ne dira pas qu'une chose est belle et bonne, mais qu'elle le devient. — THÉÉTÈTE : A entendre vos discours, tout cela me paraît très-probable. — SOCRATE : Mais vois quelle grande difficulté s'élève déjà. Si toutes choses sont pour chacun telles qu'elles lui apparaissent, si la sensation est science, et si les choses sont dans un flux continu, il s'ensuit que la sensation est infaillible. Donc ceux qui rêvent et les fous ne sauraient se tromper. — THÉÉTÈTE : Me voilà pris, Socrate ; j'ai honte de ce que j'ai avancé, car je n'oserai nier que ces hommes se trompent quand ils s'imaginent être des dieux ou voler comme des oiseaux. — SOCRATE : Tu vois donc que nous ne pouvons pas nous fier à nos sensations dans l'état présent. Mais quel argument nous fera discerner si ce sont eux qui se trompent ou nous ? et qui sait si nous-mêmes nous ne rêvons

(1) Cette difficulté est capitale et même d'une grande importance pour d'autres sujets. Mais je ne vois pas bien comment la réponse de Platon, à savoir que tout passe, se rapporte à la difficulté.

(Note de Leibniz.)

non et nos somniemus? nam scis et somniantes videri sibi cum aliis colloqui, et æquale ferè somni et vigiliæ tempus esse. Vides ergò alio quàm sensus testimonio opus esse. Ne tamen nimirum festinemus, audire operæ pretium erit quid pro se teque videatur dicere Protagoras. Nimirum dicet: Quod simile fit vel dissimile, utique fit vel sibi, vel alteri idem, alterumve: non sibi autem, ergò alteri, non inquam sibi quia alteri mixtum sive junctum alia producit. Non autem potest idem in se simul diverse esse, ut vinum pariter dulce et ingratum. Ergò sequitur alteri atque alteri bibenti aliud atque aliud esse. Et dulce alicui, dulce est. Eodem modo sentiens, alicui sentiens. Rursusque ergò stabilita erit deplorata modò opinio tua quòd scientia sit sensus. Sed nunc ad te, Theodore, vertor, tibi enim amicus olim fuit Protagoras.

Non miror quod dixit Protagoras, quod cuique videatur, id illi existere, sed illud miror quod dixit mensuram rerum esse hominem, cùm potuerit eodem jure dicere prodigiosum canem esse mensuram rerum. Nec video cur præceptor aliis fuerit, mercede etiam amplâ acceptâ, si unusquisque sapientiæ propriæ mensura est. — THEODORUS: Malim de his, ut coepisti, Theætetum interroges, ne aut Prota-

pas? car ceux qui rêvent aussi croient converser avec d'autres êtres, et que le temps du sommeil et de la veille est à peu près égal. Tu vois donc qu'il faut un autre témoignage que celui des sens. Mais ne nous hâtons pas; et je crois qu'il sera utile d'entendre ce que dit Protagoras pour sa défense et la tienne. Sans doute il dira : Ce qui devient semblable ou dissemblable devient le même ou autre par rapport à soi ou par rapport à autrui; ce n'est point par rapport à soi, c'est donc par rapport à autrui. Je dis que ce n'est point par rapport à soi, puisqu'étant mêlé ou joint à autre chose, c'est une source de changement. La même cause ne peut point produire des effets contraires; ainsi le vin ne peut être en même temps doux et aigre. Il s'ensuit que, suivant le goût des buveurs, il diffère. Ce qui est doux est ainsi par rapport à quelque chose, ce qui est senti l'est aussi. L'opinion dont tu avais fait ton deuil, à savoir que la science est la sensation, se trouve de nouveau rétablie. Mais je reviens à toi, Théodore, car Protagoras était autrefois ton ami. Je ne suis point étonné de tout ce que ce philosophe a avancé pour prouver que ce qui paraît tel à chacun est tel qu'il lui paraît en effet; mais je suis surpris qu'il ait dit que l'homme était la mesure des choses, quand il aurait pu dire, avec la même autorité, qu'un chien monstre était la mesure des choses. Et je ne vois pas pourquoi il se croit en droit d'enseigner les autres, de mettre ses leçons à un si haut prix, si chacun est la mesure de sa propre sagesse. — THÉODORE : Je préfère que tu interrogés Thécète à ce sujet, comme tu avais commencé, pour ne point me mettre en dissentiment avec Protagoras mon ami,

goræ amico repugnare cogar, aut tibi. — SOCRATES : Age ergò, dic Theætete, si quis te subito ostenderet tam esse sapientem quàm quisque hominum aut Deorum, nonne mirareris? — THEÆTETUS : Mirarer certè, ac jàm video quid velis, hoc verum fore si sibi quisque mensura sit rerum et si idem sit scientia et sensus. — SOCRATES : Vacillas ergò? — THEÆTETUS : Nescio ubi consistam. Hoc tamen nondùm possum animo exuere, esse exempla in quibus convenient scientia et sensus. Ex causâ, cùm vocabula audio pronuntiata, aut scripta lego, eorum colorem et figuram et sonum acutum gravemque, scio simul et sentio. — SOCRATES : Non est in omnibus repugnandum tibi, ne scilicet proficere et longiùs progredi impediaris. Difficultatem tamen in re valdè huic vicinâ mihi natam aspice. Quæritur scilicet an quæ quis scivit aliquandò et memoria etiamnùm tenet, adhuc sciat? — THEÆTETUS : Quidni? SOCRATES : Imò verò nunc nescit si scire et sentire idem est, neque enim ampliùs sentit. — THEÆTETUS : Iterùm me irretitum tenes, atque adeò fateri cogor aliud esse scientiam, aliud sensum. — SOCRATES : Evanuit ergò fabula Protagoræ. — THEÆTETUS : Ità videtur. — SOCRATES : Sed quid agimus, ô Theætete? vereor enim ne victoriam canamus ante triumphum. Nam si superesset Protagoras, non ità facilè vicissemus. Responderet ille scilicet cui memoria sit, cum adhuc pati, adeoque adhuc sentire : deinde

ou avec toi. — SOCRATE : Dis-moi, Théétète, si quelqu'un te prouvait que tu ne le cédes en rien pour la sagesse à qui que ce soit, homme ou dieu, n'en serais-tu pas surpris ? — THÉÉTÈTE : Je le serais certainement ; et je vois où vous voulez en venir, à savoir s'il est vrai que chacun est la mesure des choses, et si la science et la sensation sont même chose. — SOCRATE : Tu hésites ? — THÉÉTÈTE : Je ne sais à quoi m'arrêter ; mais je ne puis pourtant pas m'ôter de l'esprit qu'il y a des cas où la science et les sens sont d'accord. Ainsi, quand j'entends prononcer des paroles, ou que je lis des caractères écrits, je sais tout à la fois et je sens leur couleur, leurs figures ; j'entends leur son, grave ou aigu. — SOCRATE : Je ne veux pas t'entreprendre sur tous les points, afin de ne pas trop retarder ta marche et que tu puisses avancer ; voici cependant une difficulté qui vient de me naître à l'esprit dans un sujet très-voisin du nôtre, et qu'il faut que tu connaisses. On se demande si les choses qu'on a vues une fois, et dont on conserve le souvenir, on les sait encore. — THÉÉTÈTE : Pourquoi pas ? — SOCRATE : Je dis, moi, qu'on les ignore, si savoir et sentir sont une même chose, car on ne les sent plus. — THÉÉTÈTE : Me voilà de nouveau pris dans vos filets, et je suis encore forcé d'avouer que la science est autre chose que la sensation. — SOCRATE : La fable de Protagoras s'évanouit donc. — THÉÉTÈTE : Il paraît. — SOCRATE : Mais qu'allons-nous faire, Théétète ? Je crains bien que nous ne chantions victoire avant le triomphe ; car si Protagoras était présent, nous n'aurions pas vaincu si facilement. Il répondrait que celui qui a conservé la mémoire en subit l'impression, et, par

etiam salvâ sententiâ suâ, alium alio esse sapientiores. Nam sapientis esse efficere ut res sibi illisque bona appareant, adeoque et sint. Itaque sapiens is erit qui illius conditionem cui mala videntur suntque, permutans, bona apparere et esse facit. Itaque medicus qui ægroto, et sophista qui discipulo, alia quàm priùs et gratiora apparere facit, sapiens erit. Hæc diceret Protagoras, ô Theodore, si nobis adesset, et me qui quod adolescentem his minimè adsuetum redarguerim, acriter impugnaret, seriòque inquirendum in sententiâ suâ dictitaret. Quid ergò? Nonne parendum censes, ô Theodore? — THEODORUS: Quidni? — SOCRATES: Vides hos omnes, excepto te, pueros esse; quare si illi credemus, nos invicem potius conferemus quàm cum pueris ludemus. Præsertim cùm illud quærat an deceat in figuris geometricis atque astronomiâ esse mensuram, an verò omnes æquè ac tu in his sunt periti? — THEODORUS: Jamdudùm te id agere vidi, Socrates, ut me in arenam protraheres, amico meo Protagora laccessito. Delirabam profectò qui me putabam, tibi assidentem certamen evitare posse. Quare haud ultrà repugno: ducas quò lubet. — SOCRATES: Ne nos accuset Protagoras, necesse est ex suo eum sermone redarguamus. Dixit: Quod cuique videtur,

conséquent, il sent encore; il ajouterait, sans renier son opinion, qu'il y a différents degrés de sagesse. En effet, il est d'un sage de faire paraître les choses bonnes à soi et aux autres, et, par conséquent de faire qu'elles soient telles; celui-là donc est sage, qui, changeant le point de vue de celui qui les voit en mal, ce qui les rend telles, les lui présente sous une apparence de bien, ce qui leur en donne l'être; par la même raison, le médecin et le sophiste, qui montrent les choses, l'un à ses malades, l'autre à ses disciples, sous un aspect autre et plus agréable, seront réputés sages. C'est là ce que dirait Protagoras, ô Théodore, s'il était présent, et, m'adressant de vifs reproches de battre un enfant novice sur un tel sujet, il répéterait qu'il faut instituer une recherche sérieuse de son sentiment. Qu'en dis-tu? ne faut-il pas obéir, ô Théodore? — THÉODORE : Pourquoi pas? — SOCRATE : Tu vois que tous ceux qui sont ici, à l'exception de toi, ne sont que des enfants; donc, pour obéir à Protagoras, au lieu de badiner avec des enfants, il faut que nous conférions ensemble tous deux, surtout lorsque nous chercherons si l'on doit nous tenir pour mesure des figures géométriques et astronomiques. Mais peut-être tous les hommes sont-ils aussi savants que toi sur ces questions? — THÉODORE : Depuis longtemps, Socrate, je vois ton intention, en attaquant mon ami Protagoras, de me pousser dans l'arène; j'étais fou de croire qu'assis à tes côtés, je pourrais éviter le combat. Je ne l'éviterai pas davantage, tu peux me mener où tu voudras. — SOCRATE : Pour ôter tout prétexte aux accusations de Protagoras, il faut le réfuter d'après ses propres paroles. Il a dit : Ce qui

id illi cui videtur, esse. — THEODORUS : Ità certè. — SOCRATES : Atqui ipsi homines credunt alios plus scire quàm se ; cùm scilicet sunt in periculis constituti, ut in morbis, in castris, in mari, tunc enim ad peritos confugiunt. — THEODORUS : Fateor. — SOCRATES : Deinde cùm mihi opinionem tuam declaras, non possum ego judicare verumne an falsum dicas, si homo veritatis mensura est. Cessabunt ergò disputationes, nec quisquam alterum redarguet. — THEODORUS : Diù nimis in amicum meum, ô Socrates, invehimur. — SOCRATES : Fortassè et in veritatem, nam si adesset Protagoras fortassè, aliud sentiremus. Sed et nunc, dicente Protagorâ, cogimur assentiri, calida, sicca, dulcia, cæteraque hujusmodi esse cuique ut ei videntur. Sed circà salubria, obnoxia, ne ipse quidem dicere audebit, ità esse ut cuique videtur, fortassè nec circà justa, sancta, honesta, eorum contraria, tametsi sint aliqui qui hæc quoque in opinione posita esse putent, in quorum numero Protagoram censere non audeo. Sed nos jàm, ô Theodore, transimus de disputatione in disputationem, otiosi enim sumus et libertate nostrâ utimur, et ut quæque jucundiora videntur, ea persequimur. At qui in foro loquuntur, astricti formulis, et exiguo temporis spatio arctati, ipso periculo stimulante, non nisi ad rem pertinentia et in præsens necessaria loquuntur ; undè fit ut homines

paraît à chacun est pour lui comme il lui paraît. — THÉODORE : Il l'a dit. — SOCRATE : Or, les hommes croient qu'il y en a de plus savants qu'eux, et c'est lorsqu'ils sont en danger dans les maladies, à la guerre ou sur mer, qu'ils recourent à leurs lumières. — THÉODORE : C'est vrai. — SOCRATE : Quand tu me fais connaître ton opinion, je puis juger si elle est vraie ou fausse, puisque l'homme est la mesure de la vérité. Voilà donc un terme aux disputes, et l'on ne verra plus d'hommes se réfuter l'un l'autre. — THÉODORE : C'est trop longtemps, Socrate, courir sus à mon ami. — SOCRATE : Et peut-être aussi à la vérité; car si Protagoras était présent, peut-être aurions-nous un autre sentiment. Maintenant même, pendant qu'il a la parole, nous sommes forcés d'accorder que le sec, le chaud, le doux, et les autres qualités de ce genre sont, en effet, pour chacun comme elles paraissent; pour ce qui est du nuisible et du salutaire, lui-même n'oserait affirmer qu'on doit se fier aux apparences; il ne le dirait pas non plus du juste, de l'honnête, du saint et de leurs contraires, bien qu'il y ait quelques hommes qui les croient aussi sujets à l'opinion, mais je n'oserais dire que Protagoras est du nombre. Mais voici, Théodore, que nous passons d'une dispute à une autre dispute; nous sommes de loisir, nous usons de notre liberté, et nous ne suivons que l'agrément dans nos recherches. Or, ceux qui parlent sur la place publique sont astreints aux formules, resserrés dans d'étroites limites de temps, sous la pression du péril; et ils ne disent que ce qui va droit au fait et ce que réclame l'urgence; d'où il suit que ceux qui recherchent la vérité pour leur propre plaisir pa-

animi gratiâ veritatem quærentes, in foro ridiculi appareant; quemadmodum ingenuus aliquis à servis irrideretur, si servilia ministeria aggredcretur. At acres illi homines in foro atque in causis versati, cùm de morte cogitant, nec ampliùs de pecuniolâ quâdam aut forensi controversiâ, sed beatitudine et totâ vitæ ratione et conditione humanâ agitur, mœrent et titubant, et barbara proferunt, et anxii torquentur et vicissim ingenuis viris dant pœnas. * [Visne ut tibi hoc apertiùs comparatione amborum edisseram (¹)? — THEODORUS : Rem profectò jucundam feceris. Neque enim certo temporis spatio inclusi sumus, neque nobis imminet iudex, qui digressiones prohibeat. — SOCRATES : Videntur hi qui in judiciis et foro ab ineunte ætate jactantur, ad eos qui in philosophiâ versati, et hujusmodi studiis assuefacti sunt collati, esse servi ad eos qui inter liberos sunt educati. — THEODORUS : Quo pacto?] Verùm hæc jàm finem cùm præter propositum sint, mitto mihi ipsi minimè molesta fuere, sed redeamus in viam quandò ità placet (²). — SOCRATES : Scilicet illud adnotaveramus multos esse qui

(¹) Leibnizius ad marginem : « Operæ pretium erit omnia sequentia etsi prolixiuscula exscribi, quoniam præclara sunt. Si verò id displiceat incompendio, omitti possunt omnia. Vide à *visne ut* hoc signo*.

(Nota Leibnizii manu exarata.)

(²) Hæc omnia quæ Platonis sententiam prolixius explicant, brevitatibus causa, suadente Leibnizio ut suprâ, omitti possunt.

(Nota ab editore addita).

raissent ridicules à la tribune publique; de même qu'un noble se verrait exposé à la risée des esclaves, s'il voulait entreprendre des œuvres serviles. Mais ces hommes si ardents au forum, si habiles avocats, quand ils réfléchissent sur la mort, et qu'il ne s'agit plus d'une faible somme d'argent ou de quelque contestation d'affaires, mais du bonheur, de toute la conduite de la vie et du sort de l'homme, ces hommes, on les voit tristes, hésitants; ce qu'ils disent est misérable; ils sont dans les angoisses et les tourments, et, à leur tour, ils payent rançon à des hommes d'une profession plus noble. [Veux-tu que je t'éclaircisse tout ceci en les comparant les uns aux autres ⁽¹⁾? — THÉODORE : C'est avec le plus grand plaisir, car nous ne sommes pas renfermés dans des limites de temps et n'avons pas à redouter de juge qui interdise toute digression. — SOCRATE : En vérité, ceux qui sont, dès leur âge le plus tendre, dans les tribunaux et les affaires, quand on les compare aux philosophes et à ceux qui s'exercent en ces nobles études, ressemblent à des esclaves mis en parallèle avec ceux qui sont élevés parmi les hommes libres. — THÉODORE : Comment cela?] Mais comme tout ceci est hors d'œuvre, n'en parlons plus; je ne m'en plains pas, et puisque nous sommes d'accord, revenons à notre sujet ⁽²⁾. — SOCRATE : Nous avons

(¹) Leibniz a mis en marge : Bien que la suite puisse paraître un peu trop développée, il serait bon de la donner *in extenso*, car elle est fort belle. Si cela déplaisait dans un abrégé, on peut passer le tout. Voyez à ces mots marqués d'un astérisque : « Veux-tu, etc. »

(²) Tout ceci fait partie du développement annoncé plus haut par Leibniz, et qui pouvait être supprimé si on le trouvait trop long.

(Note de l'éditeur).

justa et sancta putent in opinione consistere. Neminem verò eò pertinaciæ processisse, ut putet utilia, salubria, noxia consistere in opinione, neminem, dùm utilitati suæ consulere studet, falli. — THEODORUS : Ità est. — SOCRATES : Sed indè sequitur nec justum in opinione consistere. Leges enim condit civitas, quas civibus utiles putat. Rectè ergò Protagoram interrogabimus qui omnium mensuram esse hominem putat, an putat esse et futurorum. Et æquè ne ignaro et artificii aliquid suæ artis præscripto prædicenti, credendum sit, nisi fortè putemus fore utrique quale prædixit, et agricola aliquo sene prædicente austerum fore anni vinum, cive verò talium imperito contrarium asserente, an dicendum vinum utrique fore quale prædixit, agricolæ quidem austerum, civi verò dulce. — THEODORUS : Hoc ridiculum foret. — SOCRATES : Vides ergò esse quorum mensura homo non sit, et eum judicare posse de eo quod in præsentiarum suave est, non verò de eo quod futurum est suave. Difficiliùs verò deprehenditur ne circa præsentia quidem infallibilem semper judicem esse hominem, id tamen tibi ex illâ Heracliteorum opinione comprobabitur. Sed ut in hoc inquiramus rectiùs, videndum Heracliteis qui arbitrantur omnia in fluxu consistere, tametsi contrà Melissus et Parmenides sense-

donc remarqué qu'il en est beaucoup qui croient que le juste et le saint reposent sur l'opinion ; mais que jamais personne ne fut assez opiniâtre pour croire que l'utile, le salutaire et le nuisible dépendent de l'opinion, que personne enfin, s'il cherche son intérêt, ne se trompe. — THÉODORE : Sans doute.

— SOCRATE : Mais il s'ensuit que le juste non plus ne saurait dépendre de l'opinion. Une cité ne fait de lois qu'autant qu'elle les croit utiles aux citoyens. Nous aurons donc raison de demander à Protagoras si, pensant que l'homme est la mesure de toutes choses, il croit aussi qu'il est la mesure des choses à venir, et s'il faut ajouter également foi à un ouvrier habile et à un ouvrier maladroit quand il prédit quelque chose suivant les règles de son art, à moins, toutefois, que nous ne pensions qu'il en arrivera à chacun selon sa prédiction. Je suppose qu'un vieux vigneron prédise que le vin de l'année sera mauvais, qu'un bourgeois sans expérience affirme le contraire, faudrait-il dire que le vin sera pour chacun ce que porte sa prédiction, c'est-à-dire mauvais pour le vigneron, bon pour l'habitant des villes ? — THÉODORE : Cela serait absurde. — SOCRATE : Tu vois donc qu'il est des choses dont l'homme n'est pas la mesure, et s'il peut porter un jugement sur ce qui est agréable au goût dans le moment présent, il ne le peut plus quand il s'agit de l'avenir. Mais il est plus difficile de s'assurer que l'homme n'est pas un juge infallible, même pour le présent ; c'est cependant ce que sert à prouver l'opinion des disciples d'Héraclite. Pour mieux nous en convaincre, il faut recourir aux disciples de ce philosophe, qui croit que tout s'écoule, contrairement à Mélisse et à Parmé-

rint omnia unum esse in se ipso consistens. — THEODORUS : Non est vilis quæstio quæ totam olim Ioniam exercuit. — SOCRATES : Ut ergò intelligamus hos viros qui omnia in perpetuâ mutatione consistere putant, inquirendum erit in genera mutationum. Videmus autem aliquid aut locum mutare secundum totum aut partes, aut in loco manens, aliter mutari, ut si ex albo fiat nigrum. Habemus ergò duas mutationes, motum scilicet localem et alterationem. Hoc posito, jàm eos hoc modo interrogando aggrediamur. Putatisne quodlibet utramque pariter mutationem suscipere, an verò aliqua unicam tantum? — THEODORUS : Arbitror eos dicturos suscipere utramque. — SOCRATES : Ità est, alioqui non erit dicendum : Omnia esse in mutatione ac fluxu, nisi secundum unum modum, secundum alterum verò erunt in statu; hinc sequitur omnia omni mutatione mutari. Quo posito, nihil possumus de sensuum veritate pronuntiare; dùm enim pronuntiamus, res jàm transiit, cùm enim fluxus albedinis sit ejus transitus in alium colorem, semper verò fluat, non poterimus unquàm dicere rem esse albam. Sensus ergò scientia non est ne secundum eos quidem qui omnia putant moveri, in quorum numero Protagoras ipse est. Atque ità amicum tuum Protagoram, Theodore, expedivimus, et scientiam

nide. qui disent que tout est une immobile unité.

— THÉODORE : Ce n'est pas une mince question que celle qui a agité si longtemps l'Ionie entière.

— SOCRATE : Mais, pour mieux comprendre ceux qui croient à un perpétuel changement des choses, il faut rechercher les différents genres de changements : nous voyons ou l'objet changer de place en tout ou en partie, ou bien, restant à sa place, changer d'une autre manière, comme de blanc devenir noir. Il y a donc deux changements, le mouvement local et l'altération des formes. Cette distinction faite, attaquons nos adversaires en les interrogeant. Pensez-vous que toutes choses soient susceptibles de ces deux changements, ou bien qu'il en est qui ne subissent que l'influence d'un seul? — THÉODORE : Je pense qu'ils diront : Les objets reçoivent les deux. — SOCRATE : Sans doute : autrement on ne pourrait pas dire que tout n'est dans un état de mouvement et de changement continu, que, suivant un mode et que suivant l'autre, tout est dans le repos. D'où il suivrait que toutes choses changent à chaque changement. Mais alors, nous ne pourrions rien affirmer de la certitude des sensations, car lorsque nous porterions un jugement, la chose serait déjà passée. Ainsi, comme le flot de la blancheur n'est qu'un passage à une autre couleur, dans un perpétuel écoulement, nous ne pouvons dire qu'une chose est blanche. La sensation n'est donc pas la science, pas même de l'avis de ceux qui croient que tout se meut, et Protagoras est du nombre. Voilà donc, Théodore, que nous avons expédié ton ami, que nous avons montré que la science n'était pas la sensation, à moins, toutefois, que

non esse sensum ostendimus, nisi fortè aliter Theætetus persuadeat. — THEÆTETUS : Vellem vos nunc illud excutere quid secundùm eorum opinionem dicendum sit qui omnia pronuntiant stare atque unum immutabile esse. — THEODORUS : De his tutè respondebis, Theætete, ego enim non nisi Protagoræ gratiâ locutus sum. — SOCRATES : Difficiliter adducor ut in hos dicam; nam etsi Melissum quoque et cæteros non contemnamus, minùs tamen quàm unum Parmenidem vereor (¹). Collocutus sum cum illo sene admodùm adhuc adolescens, visusque est mihi profundam generosamque omninò sapientiam possidere. Metuo ergò ne ejus dicta minùs intelligamus. Deindè nimirùm à præsentì instituto discederemus, cùm id agamus ut cognoscatur quid sit scientia. — THEÆTETUS : Redeamus ergò ad priora, quandò ità vis. — SOCRATES : Scientiam dicebas esse sensum. Si quis jàm quæreret quoniam alba et nigra homo videat, et quoniam gravia et acuta audiat, oculis, ut arbitròr, et auribus responderes. — THEÆTETUS : Ità certè. — SOCRATES : Vide jàm an non prætereà necesse sit unum quemdam esse sensum omnibus communem qui nobis ostendat quæ in omnibus illis sensibus reperiuntur. — THEÆTETUS : Ipsum esse, credo, intelligis et non esse, simile et dissimile, idem et diversum, unum et plura, quærisque quoniam ex corporis instrumentis perci-

¹ Videtur Plato ipse in Parmenidis opinionem inclinare, unde ejus examen vitat. (Nota Leibniziana acutissima.)

Théétète ne veuille nous persuader le contraire. — THÉÉTÈTE : Je désirerais vous entendre discuter maintenant l'opinion de ceux qui disent que tout est en repos, dans une immobile unité. — THÉODORE : C'est toi qui répondras, Théétète, car je n'ai pris la parole qu'uniquement en faveur de Protagoras. — SOCRATE : C'est toujours avec répugnance que je me décide à parler contre ces philosophes ; car, sans vouloir mépriser Mélisse et les autres, je les crains moins que le seul Parménide⁽¹⁾. Je me suis entretenu avec ce philosophe, déjà bien vieux, quand je n'étais qu'un adolescent. Il m'a paru plein d'une profonde et généreuse sagesse. Je crains donc que nous ne comprenions pas ses paroles, et ce serait ensuite nous éloigner de l'objet que nous traitons, qui est de savoir ce qu'est la science. — THÉÉTÈTE : Revenons donc sur nos pas, puisque vous le voulez. — SOCRATE : Tu disais que la science était la sensation. Si l'on te demandait pourquoi l'homme voit blanc et noir, entend les sons aigus et graves, tu répondrais : Ce sont les yeux et les oreilles qui font voir et entendre. — THÉÉTÈTE : Certainement. — SOCRATE : Examine donc si, en outre, nous n'avons pas besoin d'un sens qui soit commun à tous et qui nous montre ce qu'on trouve dans toutes les sensations. — THÉÉTÈTE : Oui ; vous me parlez, je crois, de l'être et du non-être, de la ressemblance et de la dissemblance, de l'identité et de la différence, de l'unité et de la pluralité, et vous me demandez comment il se fait qu'avec des organes corporels nous percevons, par

(1) Platon paraît incliner vers l'opinion de Parménide, et c'est pourquoi il évite de l'examiner. (*Remarque très-fine de Leibniz.*)

piamus ipsum, exempli causâ, par et impar. — SOCRATES : Egregiè admodùm, ô Theætete, persequeris et hoc ipsum interrogo. — THEÆTETUS : Hoc profectò fateor me ignorare, nec quid aliud dici possit video, quàm ipsam per se animam hæc percipere. — SOCRATES : Hæc mea quoque sententia est, quam tibi cupiebam persuaderi, itaque hoc me onere assensu tuo opportunè liberâsti. Porro sensus corporei statim adsunt nobis à nativitate, at de eo quod sit aut non sit, non nisi post aliquod temporis spatium judicare incipimus : ergò et veritatem percipere, sive quod idem est, scientiam habere ; planè ergò nunquàm sensus et scientia idem sunt, ne in illis quidem quæ corporeis instrumentis percipiuntur ; quoniam, ut sciamus, pronuntiare debeamus, aliquid esse aut non esse. Scientia ergò in sensibus corporeis nulla est nec scientia erit sentire, id est videre, audire, tangere. Quærenda ergò erit scientia non in sensu corporeo scilicet, sed in illâ interiore animæ facultate, quæ ipsa secundùm seipsam circà ea quæ sunt, versatur. — THEÆTETUS : Hoc arbitror, homines vocant sententiam sive opinionem animi (¹). — SOCRATES : Rectè arbitraris. — THEÆTETUS : Non possum dicere quamlibet esse scientiam, sunt enim et falsæ. Erit ergò scientia, sententia vera. — SOCRATES : Hoc ut examinemus, opus erit despicere quid sit ipsa animi sententia, cujus natura

¹ Marsilius Ficinus vertit opinionem, ego sic malim.

(Nota Leibnizii manu addita.)

exemple, le pair et l'impair. — SOCRATE : Tu me suis parfaitement, Thécétète, c'est cela même que je te demande. — THÉÉTÈTE : En vérité, je n'en sais rien, et n'ai rien autre chose à répondre, si ce n'est que c'est l'âme qui a cette perception par elle-même. — SOCRATE : C'est aussi mon avis, et je désirais t'en convaincre; c'est un soin dont tu me délivres à point par ton assentiment. Or, les sens corporels nous sont présents du jour de notre naissance; mais nous ne commençons à juger de ce qui est ou de ce qui n'est pas qu'après un certain laps de temps, et ainsi à percevoir la vérité, c'est-à-dire à posséder la science. Il est donc évident que jamais la sensation et la science ne sont la même chose, pas même pour les objets de perception corporelle, puisque pour savoir nous devons affirmer l'existence ou la non-existence d'une chose. La science n'est pas dans les sens du corps, et le savoir n'est pas sentir, c'est-à-dire voir, entendre, toucher, mais elle est dans cette faculté intérieure de l'âme qui, sans autre règle qu'elle-même, s'occupe de ce qui est. — THÉÉTÈTE : C'est là, je pense, ce que les hommes appellent un jugement, une opinion de l'âme ⁽¹⁾. — SOCRATE : Oui. — THÉÉTÈTE : Je ne puis pas encore dire que toute opinion est science, car il en est de fausses; la science sera donc une opinion vraie. — SOCRATE : Pour examiner cette question, il faut voir ou ce qu'est une opinion de l'âme, chose qui m'a toujours paru obscure, ou, ce que je n'ai jamais pu comprendre, comment on peut émettre une opinion fausse. Car celui qui opine

(1) Marsile Ficin traduit par le mot *opinion*; je le préfère.

(Note de Leibniz.)

mihi semper perobscura, visa est; vel ideò quod nondùm capio, quomodò possit aliquis falsa statuere, sive opinari. Nam qui opinatur, aut ea opinatur quæ novit, aut quæ non novit. Si novit, tunc putavit esse alia quàm quæ sunt; et alia illa utique etiam novit. Quomodò verò si utraque novit, unum pro altero sumere, id est ea ignorare potest. At verò quæ non novit, inter se falsâ opinione ne conjungere quidem potest, quoniam de illis ne cogitare quidem potest. Et qui Socratem Theætetumque non novit, is nunquàm putabit Socratem esse Theætetum. Illud verò multò minùs dici potest, aliquem quæ novit putare esse ea quæ non novit. Non video ergò quomodò quis falsa opinari possit. — THEÆTETUS : Videndum fortè quin qui falsa opinatur, opinetur ea quæ non sunt. — SOCRATES : Cùm opinio eorum quæ non sunt opinio sit nullius, adeòque nulla ista opinio sit, cùm omnis opinio sit de aliquo, ideò dicendum videtur longè aliud esse opinari falsa quàm ea quæ non sunt, opinari. Illud enim restat videndum, an qui falsa opinatur, aliena opinetur. Quod ità tibi declaro. Cogitatio est quasi tacitus quidam animi sermo ad se ipsum, interrogatio et responsio, affirmatio et negatio. Si ergò alia de aliis affirmemus, ut bovem de equo, impar de pari, utique falsa opinabimur. Porrò nemo mortalium unquàm diversa et pugnancia de se invicem pronuntiat seriò. Ergò si utraque novit, nec de se invicem poterit affirmare; si verò non novit, de iis ne quidem cogitabit. Redit ergò difficultas. — THEÆTETUS : Dic, obsecro, ô Socrates, nihil ne tibi

opine sur ce qu'il connaît ou sur ce qu'il ignore. Si c'est en connaissance de cause, il croit qu'il y a autre chose que ce qui est, et ces autres choses il les connaît alors aussi. Mais s'il les connaît toutes, comment peut-il prendre l'une pour l'autre, c'est-à-dire les ignorer? S'il ne les connaît pas, il ne peut même les réunir par une fausse opinion, puisqu'il ne peut pas même les penser. Celui qui ne connaît ni Socrate ni Théétète ne pensera jamais que Socrate puisse être Théétète. Mais on peut bien moins encore dire que quelqu'un prend pour ce qu'il sait ce qu'il ne sait pas. Je ne vois donc pas comment on peut avoir une opinion fausse. — THÉÉTÈTE : Prenons garde que peut-être juger faux, c'est juger ce qui n'est pas. — SOCRATE : Un jugement sur ce qui n'est pas est un jugement qui ne porte sur rien; par conséquent, un tel jugement n'est pas, puisqu'il lui faut, pour être, un objet; on doit donc dire, à mon sens, qu'il est bien différent de juger faux ou de juger ce qui n'est pas; car il nous reste à examiner si un jugement faux n'est pas un jugement étranger. Et voici comment je raisonnerai : la pensée est comme un discours secret de l'âme, discours où l'âme interroge et répond, affirme et nie. Si donc nous affirmons à tort, par exemple, un bœuf au lieu d'un cheval, l'impair au lieu du pair, ce sera un jugement faux. Or, personne n'énoncera jamais des affirmations diverses et contradictoires sur soi-même, du moins sérieusement. Si donc on connaît les deux termes, on ne saurait les confondre; si on ne les connaît pas, on ne peut pas même les penser. Voilà la difficulté qui revient.—THÉÉTÈTE : Dites, ô Socrate, je vous en con-

ad exitum hujus quæstionis occurrat. — SOCRATES : Subdubito non nihil an nuper rectè consenserimus neminem posse, qui novit, falso opinari ea esse quæ non novit. Imò verò enim videtur aliquandò posse : quod ut intelligas, responde, quæso, possitne aliquis discere quæ antea ignoravit? — THEÆTETUS : Quidni? — SOCRATES : Jam exempli et declarationis gratiâ finge tibi, esse in animis nostris quamdam quasi ceræ massam, in uno quàm in alio majorem, puriorem durioremve. Et ponamus eorum, quæ sentiuntur, signacula oblivisci. Porro cujus imaginem servamus, in quantum meminimus, novimus, non verò sentimus. His positis, primum manifestum est : si neque Theodorum, neque Theætetum noverim unquàm, non posse me alterum pro altero sumendo, errare; deindè ne tùm quidem si unum noverim, alterum non; multò minùs, si neutrum sentiam noscamve. Deindè arbitror, si utrumque sentiam, non posse fieri ut unum pro altero me sentire credam, adeoque ne sic quidem errabo. Si verò unum sentiam, alterum noverim tantùm; ejusque effigiem in animo retineam, non verò sentiam, tunc poterit contingere error. Effigiem enim Theodori, tempore non nihil detritam, tibi quem video, accommodabo, et cùm tua etiam dudùm recepta commutabo, undè fiet ut tibi nunc tribuam quæ olim de illo sensi. — THEÆTETUS : Omnino talis

jure, si votre esprit ne vous fournit rien pour résoudre cette question. — SOCRATE : J'ai un léger doute si nous avons raison d'accorder qu'on ne peut, quand on connaît, porter un jugement faux sur l'existence de ce qu'on ne connaît pas : il y a plus, c'est que je crois qu'on le peut, et pour te le faire comprendre, réponds, je te prie, Théétète, peut-on apprendre ce qu'on ignorait? — THÉÉTÈTE : Pourquoi non? — SOCRATE : Suppose donc avec moi, comme exemple et comme explication, qu'il y a dans nos âmes une certaine quantité de cire plus ou moins grande, plus ou moins pure, plus ou moins consistante. Supposons que nous venions à oublier les signes de ce que nous avons senti : ce dont nous gardons le souvenir, nous le connaissons, en tant que nous nous souvenons, mais nous ne le sentons plus. Cela posé, il est évident que si nous ne connaissons ni Théétète ni Théodore, nous ne pouvons nous tromper en prenant l'un pour l'autre ; ensuite cela ne peut point arriver non plus si nous connaissons l'un et pas l'autre ; bien moins encore si tous deux sont étrangers à nos sens et à notre connaissance. J'en conclus que si mes sens me font percevoir l'un et l'autre, il est impossible que je prenne l'un pour l'autre, et dès lors je ne puis me tromper. Mais si je perçois l'un des deux par les sens, que je ne fais que connaître l'autre et en porter l'image dans mon âme, sans la sentir, alors l'erreur pourra arriver. L'image de Théodore, un peu effacée, je la rapporterai à toi qui es devant mes yeux, je l'échangerai même contre la tienne, que j'ai depuis longtemps reçue, et il en résultera que je t'attribuerai les sensations dont il était l'objet. — THÉÉTÈTE : Oui,

est opinio qualem mirificè figurâsti. — SOCRATES : Hoc adhuc vehementius asseres, cum sequentia audies, nimirum quibus hæc cerea animi effigies profunda, multa levisque ac probè subacta est, homines fieri dociles et acutos simulque etiam memores, præsertim si pura sint simulacra, et in amplâ regione distributa, undè fit ut ejusmodi homines propriè pariter et rectè opinentur. At quibus non satis defæcata est massa, vel nimis mollis durave, contraria accidunt. Mollis nimis cera celeres ad percipiendum efficit, sed obliviosos; dura memores, sed tardos. Quorum impura est materia, obscura sunt simulacra, illorum etiam quorum dura nimis est, quia non satis profundæ sunt imagines. Obscura et eorum qui molliorem habent, nam facilè imagines confunduntur; denique ob parvitatem quoque materiæ, nimis propinquæ adeoque et confusæ, atque obscuræ effigies reddentur. — THEÆTETUS : Rectissimè, ô Socrates, loqueris; jam satis ergò constat nobis quid falsa sit opinio, adeoque et quid sit vera; proindè et quid sit scientia. — SOCRATES : Importunus reverà molestusque admodum, ô Theætete, vir garrulus esse videtur. — THEÆTETUS : Quorsum hæc? — SOCRATES : Brevitatem ipse meam et garrulitatem ægrè fero, qui nunquam mihi satisfacio, nunquam me expedire possum. — THEÆTETUS : Quid habes adhuc quod molestè feras? — SOCRATES : Dicam tibi ingenuè; credebam invenisse nos præclarum quiddam scilicet opinionem falsam non in

l'opinion est bien ainsi, et vous nous l'avez présentée à merveille. — SOCRATE : Tu seras encore bien plus de cet avis, après avoir entendu ce qui suit. Les hommes en qui ce tableau de l'âme est d'une cire profonde, abondante, unie, ont de la docilité, de la perspicacité, de la mémoire, surtout si les images sont pures et distribuées dans une vaste région. C'est ce qui fait que ces hommes portent des jugements vrais et justes. Mais ceux dont la cire a gardé quelque souillure, ou est trop molle ou trop dure, ressentent des effets opposés. Une cire molle rend les perceptions vives, mais passagères; une cire dure en conserve la mémoire, mais avec lenteur; ceux dont la matière est impure n'ont que des images sans netteté; il en est de même d'une cire trop dure, parce que les traces manquent de profondeur, ou d'une cire trop molle, car les images sont également obscures et se brouillent aisément. Enfin, quand la matière est insuffisante, les images trop rapprochées se confondent et s'obscurcissent. — THÉÉTÈTE : Voilà qui est bien dit, ô Socrate ! Nous sommes fixés sur la nature de l'opinion fausse, par conséquent aussi sur la vraie, et enfin sur la science. — SOCRATE : Il faut avouer qu'un babillard est un être bien importun et bien fâcheux. — THÉÉTÈTE : A quel propos dites-vous cela ? — SOCRATE : Je suis mécontent d'être court et diffus, sans pouvoir me satisfaire jamais et me tirer d'affaire. — THÉÉTÈTE : Qu'est-ce donc qui vous chagrine ? — SOCRATE : Je te le dirai franchement. Je croyais que nous avions rencontré quelque chose de beau, et c'était que l'opinion fausse ne réside ni dans les sens ni dans les pensées, mais dans leur

sensibus, non in cogitationibus, sed utrorumque congressu existere. Sed subnatæ sunt quæ me etiam vexant et malè habent. Nimirùm videtur non solâ collatione sensus et cogitationis fieri error, nam si ità esset, nunquàm in ipsis cogitationibus falleremur. Quod tamen fieri posse constat. Ut si ab aliquo quæram quantum faciant quinque et septem, poterit errare et respondere facere simul undecim, cùm tamen duodecim conficiant. Ubi vides neutrum sentiri, utrumque tantum cogitari, atque nosci et tamen nos circà ea falli; necesse est ergò quæ quis novit, ut ea simul et ignoret, quoniam in illis fallitur. Et in priorem difficultatem relapsi sumus. — THEÆTETUS : Nimirùm vera narras. — SOCRATES : Audendum est aliquid et deponendus non nihil pudor. Videamus an aliquâ nos distinctione expedire liceat. Videtur interesse aliquid inter hæc duo : scientiam habere, eaque, ut ità dicam, uti, et scientiam possidere. Qui feras ingenti vivario inclusas tenet aut pisces in piscinâ, is possidet, sed non nisi cùm cepit, habet; simileque quiddam de rerum imaginibus dici posse videtur. Arithmeticum putamus numeros scire et eorum imagines in animâ habere, et tamen fieri potest ut in rebus quibusdam numerandis fallatur. At verò numerare nihil aliud est quàm quantus sit quisque numerus considerare. Quomodò ergò fallitur in numerando, si quantus sit quisque numerus novit? Hic ergò accipe distinctionem nostram. Qui feras in vivario conclusas tenet, initio

mutuel concours. Mais voilà que naissent insensiblement d'autres idées qui me tourmentent et m'importunent : il me semble que ce n'est pas seulement de la comparaison des sens et de la pensée d'où naît l'erreur ; car, s'il en était ainsi, nos pensées ne seraient jamais fausses, ce qui peut cependant arriver. Par exemple, si je demandais à quelqu'un combien font cinq et sept, il pourrait se tromper et me répondre : onze, et cependant ils font douze. Ainsi, tu vois, tu n'as senti ni l'un ni l'autre, mais tu les as pensés tous deux, tu les connais, et cependant tu te trompes. Il faut donc admettre que l'on ignore ce que l'on connaît, puisqu'on se trompe, et nous voilà retombés dans la première difficulté.

— THÉÉTÈTE : Rien de plus vrai. — SOCRATE : Il faut oser quelque chose et quitter pour le moment notre réserve habituelle ; voyons si nous pouvons en sortir par quelque distinction. Il me semble qu'il y a quelque différence entre ces deux choses : avoir la science et en user, pour ainsi dire, et puis la posséder. Ainsi, celui qui tient des animaux enfermés dans un vivier, ou des poissons dans un étang, les possède, mais il ne les a véritablement que lorsqu'il les prend. Nous pensons que l'arithméticien connaît les nombres et en a les images dans son âme ; cependant il peut se tromper dans ses calculs. Compter n'est autre chose que considérer quelle est la quantité de chaque nombre. Comment peut-il se tromper dans ses calculs celui qui connaît l'exacte quantité de chaque nombre ? C'est ici qu'a lieu ma distinction. Celui qui tient des animaux captifs dans son vivier a commencé par les chasser, pour les y enfermer ; ensuite il peut de nouveau chasser dans

venatus est ut includeret, postea in ipso vivario venari potest, ut unam teneat; et hic fieri potest, ut unam pro aliâ capiat (¹). Idem fiet arithmetico huic numeranti, ut numerumumat pro numero. Equidem utrumque scit, et tamen scientiam unius pro scientiâ sive notitiâ alterius accipit. Quoniam possidet quidem scientiam in memoriâ suâ thesauro, sed antequàm in eo quæsitam comprehenderit, revera non habet adeoque unum pro alio sumere potest. — THEÆTETUS : Nonne hæc rectè? — SOCRATES : In speciem utique, sed sub eâ latet difficultas prior. Dabo enim, dùm venamur in vivario, nos ignorare; sed ubi cepimus, id quod quærimus vel aliud pro ipso, utique id quod cepimus, omninò habemus ejus scientiam (²). Non ergò patet quomodo possimus in eo falli. Fortè ergò rationis erit ut potiùs quid sit scientia quàm quid sit error, ut hactenùs, examine mus. Redeamus ergò ad scientiæ definitionem. — THEÆTETUS : Quare ergò quoque illud repetam quod dixi, scientiam esse opinionem sive sententiam veram. — SOCRATES : Hoc brevi admodùm investigatione refelletur. Scis oratores iudicibus multa persuadere non docendo, sed affectus commovendo, et tamen fieri potest ut quod persuasere, verum sit.

(¹) Obscura hæc nec satis explicata in Platone. (*Leibnizii manu.*)

(²) Tunc ergo non tantum possidemus, sed et habemus. (*Id.*)

ce vivier pour en prendre un, et il peut fort bien arriver qu'il prenne l'un pour l'autre ⁽¹⁾. De même l'arithméticien, dans ses calculs, peut prendre un nombre pour un autre. Il connaît l'un et l'autre, et cependant il peut prendre la notion et la connaissance de celui-ci pour la notion et la connaissance de celui-là. Il possède la science dans le trésor de sa mémoire; mais, avant de l'avoir saisie dans ce trésor où il la cherche, il ne l'a point, et il peut prendre une chose pour une autre. — THÉÉTÈTE : Voilà qui paraît bien dit, Socrate. — SOCRATE : En apparence, sans doute, mais la première difficulté revient. J'accorderai que, pendant que nous sommes à chasser dans le vivier, nous soyons dans l'ignorance; mais quand nous venons à prendre quelque chose, ou ce que nous désirions, ou ce que nous ne désirions pas, nous avons certes la connaissance de ce que nous avons pris ⁽²⁾. On ne voit donc pas comment on peut s'y tromper. Il serait plus raisonnable, au lieu de chercher ce qu'est l'erreur, comme nous l'avons fait jusqu'à présent, d'examiner ce qu'est la science. Revenons donc à sa définition. — THÉÉTÈTE : Je vous répéterai ce que je vous ai déjà dit : La science est une opinion ou un jugement vrai. — SOCRATE : Il faudra peu de recherches pour réfuter ceci. Tu sais que les orateurs persuadent souvent les juges, non en les instruisant, mais en excitant les passions, et qu'il peut fort bien arriver que ce qu'ils persuadent soit vrai. Nous ne dirons pourtant pas que les juges

(1) Ceci est obscur et pas assez expliqué par Platon.

(Note de Leibniz.)

(2) Alors donc, non-seulement nous possédons, mais nous sommes propriétaires.

Judices tamen id de quo persuasi sunt, scire minimè dicemus. Itaque vides esse opinionem veram quæ scientia non sit. — THEÆTETUS : Facis ut in memoriam redeat quod ab aliquo audiui, scientiam esse opinionem veram cum ratione, et quæ ratione carent, sciri non posse. — SOCRATES : Accipe vicissim somnium pro somnio. Audiui ab aliquo primæ elementa ex quibus homines et alia componuntur, rationem non admittere ⁽¹⁾; imò necquicquàm aliud de illis dici posse cùm sint sola usquè adeò ut ne esse quidem de illis dicere liceat, hoc enim foret ipsis ipsum esse superaddere. Quæ verò ex his copulatis fiunt, prædicationis capacia sunt. Elementa igitur esse rationis atque orationis incapacia adeòque incognita, sensibus tamen comprehendì ⁽²⁾: quæ verò ex illis fiunt, quasi syllabas, posse cognosci et enuntiari. — THEÆTETUS : Benè mihi ista videntur dicta. — SOCRATES : Idem videtur et mihi, nisi quod hoc unum displicet, syllabas esse notas, elementa verò ignota ⁽³⁾. Nùm qui primam mei nominis syllabam *So* cognoscet, utiquè et elementa ejus *So* noverit. Certè qui utrumque ignorat, quomodò ambo cognoscet? Qui singula ignorat, quomodò

(1) Hæc dicitur Prodicì Chii fuisse opinio de elementis, quæ magni est momenti, si recte explicetur. (Leibnizianum.)

(2) Notabile hoc de primis illis est hoc quidem enunciari quod sint nec nisi ipsa de sensibus dici posse. (Id.)

(3) Quanquam enim verum sit ea definitionem atque rationem non habere, nota tamen erunt. (Id.)

ont la science s'ils ont la persuasion. Il y a donc des opinions vraies qui ne sont pas la science. — THÉÉTÈTE : Vous me rappelez une chose que j'ai ouï dire à quelqu'un : c'est que la science est une opinion vraie, accompagnée de raison, et que ce qui n'est pas raisonnable n'est pas science. — SOCRATE : Rêve pour rêve, voici le mien : J'ai entendu dire que les premiers éléments dont les hommes sont composés, ainsi que tout le reste, n'admettent point la raison ⁽¹⁾ ; que chaque élément, pris séparément, ne peut pas se nommer ; qu'il est impossible d'en dire rien de plus, pas même qu'il est, car ce serait y ajouter l'être. Quant aux composés de ces éléments réunis, on peut les nommer. Ainsi, les éléments ne porteraient ni raison ni discours, et par conséquent ils seraient inconnus et cependant saisissables par les sens ⁽²⁾. Quant à leurs composés, on peut les connaître et les énoncer comme des syllabes. — THÉÉTÈTE : Cela me paraît ingénieux. — SOCRATE : Je le trouve aussi ; et la seule chose qui me déplaît, c'est que les syllabes soient connues et que les éléments ne le soient pas ⁽³⁾. Celui qui connaît la première syllabe de mon nom, *So*, connaît aussi ses deux éléments. Certes, celui qui ne connaîtrait ni l'un ni l'autre ne pourrait les connaître tous les deux. Celui qui ignorerait les parties, comment connaî-

(1) Telle était, dit-on, l'opinion de Prodicus de Théos ; elle est d'une grande importance si on la prend bien. (*Note de Leibniz.*)

(2) Il est remarquable, au sujet de ces éléments, qu'on en puisse énoncer l'être et que les sens seuls puissent les saisir.

(*Note de Leibniz.*)

(3) Quoiqu'il soit vrai que ces choses n'aient pas reçu de définition ou qu'on n'en ait pas donné la raison, elles n'en sont pas moins connues. (*Id.*)

omnia sciet? — THEÆTETUS: Fortè dici potest, syllabam non esse omnia elementa, sed tertium quiddam ex ipsis factum propriæ naturæ. — SOCRATES: Ità esto, ac fortè etiam ità est. Sed numquid non partes illius esse oportet, et omne ac totum an differre putas? — THEÆTETUS: Quoniàm proindè respondere jubes, dicam differre. — SOCRATES: Si dicam bis ter aut ter duo, aut quatuor et duo, aut tria, duo, unum, nonne idem dico? — THEÆTETUS: Idem, neque aliud quàm sex. — SOCRATES: Vides ergò in his quæ numeris constant, idem esse omne et omnia ⁽¹⁾, seu sex esse omnia sex, adeòque ex partibus constare, sive totum esse, idem ergò in his esse totum et omnia, seu omnes partes; itaque aut dicendum est syllabam non esse totum, aut erit omnia elementa, adeòque illis incognitis nec ipsa cognoscetur: quòd si totum non est, sed quiddam indivisibile et simplex, tunc et ipsamet inter elementa erit, vel certè non minùs quàm ipsa elementa, expers cognitionis, scilicet ob simplicitatem. Concedendum ergò aut nihil cognosci, aut elementa cognita esse. Et certè qui litteras discit, utiquè discit prima elementa; et qui musicam discit, sonum cujuslibet chordæ dignoscere studet. Discimus ergò semper elementa adeòque ea cognoscimus, ubi di-

(¹) Hic quædam obscuriuscula dixit Plato. Obscure idem esse omne et omnia. Dicit hic alia quædam quæ prætermisi, quia non satis intellexi.

(Nota Leibnizii.)

trait-il le tout ? — THÉÉTÈTE : On pourrait dire peut-être que la syllabe n'est pas tous les éléments, mais une troisième chose qui en est composée, et qui a sa nature propre. — SOCRATE : Soit, et peut-être en est-il ainsi. Mais ne faut-il pas qu'il y ait des parties, et crois-tu que l'ensemble et le tout diffèrent ? — THÉÉTÈTE : Puisque vous désirez une réponse absolument, je vous dirai qu'ils diffèrent. — SOCRATE : Si je dis, deux fois trois, trois fois deux, quatre et deux, ou trois, deux et un, est-ce que je n'énonce pas la même chose ? — THÉÉTÈTE : Absolument ; c'est toujours six. — SOCRATE : Par conséquent, pour ce qui regarde les nombres, nous entendons la même chose par le total et toutes ses parties ⁽¹⁾ : six est le total ; il consiste en ses parties, ou il est le total : c'est donc la même chose d'être le tout ou l'ensemble, ou la réunion des parties. Il faut dire alors que la syllabe n'est pas un tout, ou qu'elle est la réunion de tous les éléments ; si on ne connaît pas ces derniers, on ne connaîtra pas la syllabe. Si elle n'est pas un tout, mais quelque chose de simple, d'indivisible, elle sera mise au nombre des éléments, ou du moins il ne sera pas moins possible de la connaître à cause de sa simplicité que les éléments eux-mêmes. Il faut donc m'accorder, ou que nous ne connaissons rien, ou que les éléments sont connus. Celui qui apprend les lettres apprend certainement les premiers éléments ; celui qui apprend la musique s'étudie à distinguer les sons de chaque corde. Nous apprenons donc tou-

(1) Il y a ici quelque obscurité dans Platon : ainsi que le tout et ses parties sont même chose. Il dit d'autres choses que j'ai passées sous silence, parce que je ne les ai pas suffisamment comprises.

(Note de Leibniz.)

discimus. — THEÆTETUS : Rectè videris ratiocinari.
 — SOCRATES : His ità positis, redeamus ad definitionem scientiæ, esse scilicet opinionem cum ratione. Sed quid est hoc quod diximus cum ratione ? Scire eum dicemus, qui interroganti quid res sit, ejus elementa omnia enumerare possit, ut qui roganti quid sit currus, respondere possit : est rotæ, axis, tabulæ, jugum, aliaque id genus.—THEÆTETUS : Ità, omninò. — SOCRATES : Sed nec hoc sufficere tibi ostendam ; quid enim si transponat eorumque situm non sciat, currûs essentiam non intelliget ; quemadmodùm aliquis non nosset nomen tuum, Theætete, etsi omnes ejus litteras ei diceremus, nisi diceremus et situm ⁽¹⁾. — THEÆTETUS : Fateor.
 — SOCRATES : Vides ergò non esse scientiam elementorum rei cognitionem. — THEÆTETUS : Quid aliud ergò dicemus. — SOCRATES : An fortè cùm nonnullis asseremus scientiam rei habere, qui ei velut notas afferre possit, quibus res de quâ agitur, ab aliis omnibus discernatur, quod vocant definitio-

(1) Opinionem de elementis non satis refellit; nam et situs est inter cogitandi elementa. Omnibus autem elementis cognitis nihil referet, quo ipsa situ noseantur, et rectangulum AB et BA in calculo symbolico idem est. (*Nota in qua Leibnizius opinionem sibi familiarem de Characteristicâ situs enuntiat.*)

jours à connaître les éléments, et nous les connaissons dès que nous les avons appris. — THÉÉTÈTE : Voilà qui paraît bien raisonné. — SOCRATE : Cela posé, revenons à la définition de la science. C'est, disions-nous, une opinion accompagnée de raison. Mais qu'entendons-nous par accompagnée de raison ? Nous dirons qu'un homme sait, quand, après l'avoir interrogé sur une chose, il est capable de nous en énumérer tous les éléments ; comme, par exemple, celui auquel on demanderait ce qu'est un char, et qui pourrait répondre : Ce sont des roues, un essieu, des ailes, un timon et autre chose semblable. — THÉÉTÈTE : Oui, sans doute. — SOCRATE : Mais cela ne suffit pas, et je vais te le montrer. Que sera-ce, en effet, s'il transpose tout cela et s'il n'en connaît pas la place ; il ne comprendra pas l'essence du char. C'est ainsi, Théétète, que quelqu'un ne connaîtrait pas ton nom, bien que nous lui en disions toutes les lettres, si nous ne lui disions en même temps quelle en est la position⁽¹⁾. — THÉÉTÈTE : Je le reconnais. — Socrate : Tu vois donc que la science n'est pas la connaissance des éléments. — THÉÉTÈTE : Que dirons-nous donc ? — SOCRATE : Dirons-nous avec quelques-uns qu'avoir la science d'une chose, c'est pouvoir en apporter comme des marques par lesquelles on distingue la chose dont il s'agit de toute autre, ce que l'on appelle une défi-

(1) Il ne réfute pas assez à fond la thèse des éléments, car il y a aussi un ordre entre les éléments de la pensée. Mais quand on connaît la totalité des éléments, il importe peu dans quel ordre on les connaît. Le rectangle AB et BA dans le calcul symbolique est pareil. (Note de Leibniz où il recourt à une opinion particulière de sa *caractéristique des situations*.)

nem. — THEÆTETUS : Omnino. — SOCRATES : Sed vide quo modo in circulum redierimus. Diximus scientiam esse veram opinionem de aliquo cum notitiâ differentiæ ejus ab aliis omnibus conjunctam. — THEÆTETUS : Ità, certè. — SOCRATES : Notitia autem differentiæ, quid aliud quàm recta de differentiâ opinio est? — THEÆTETUS : Fateor. — SOCRATES : Ergò scientia erit recta opinio cum rectâ opinione; quod est nihil dicere. Cur ergò rationem rectæ opinionis addimus, si aliud nihil ratio quàm recta de differentiis sententia est? Si quis verò dicat non rectam opinionem differentiæ sufficere, sed ejus scientia esse opus, is utiquè definit scientiam per scientiam; quod ridiculum est. Nondùm ergò profecimus foetusque obstetriciâ arte meâ ex te educti, vani deprehensi sunt et educatione indigni. — THEÆTETUS : Non nego, illud tamen credo plura quàm in me haberem, te educente, me protulisse. — SOCRATES : Quod superest, amice, si te in posterum rursùs gravidum esse contigerit, melioribus certè plenus eris, ob præsentem discussionem. Sin fortè sterilis vacuusque manebis, minùs, amice, molestus eris, putans te scire quæ ignores. Sed nunc eundem mihi est in regis porticum, me enim Melitus in judicium vocavit. Cras summo manè, ô Theodore, hùc redibimus.

niton. — THÉÉTÈTE : Oui. — SOCRATE : Mais vois comme nous tournons dans un cercle. Nous avons dit que la science était une opinion vraie d'un objet, jointe à la connaissance de sa différence avec tous les autres objets. — THÉÉTÈTE : C'est cela. — SOCRATE : Mais la connaissance de la différence, qu'est-ce autre chose qu'une opinion vraie de la différence? — THÉÉTÈTE : Je l'avoue. — SOCRATE : La science sera donc une opinion vraie avec une opinion vraie, ce qui n'est rien dire. Pourquoi donc ajouter la raison à l'opinion juste et droite, si la raison n'est elle-même qu'un jugement sur la différence? Mais si quelqu'un prétend qu'il ne suffit pas d'une opinion juste de la différence, mais qu'il en faut la science, il définit la science par la science, ce qui est absurde. Nous n'avancons donc point, et les enfants que mon art d'accoucheur a mis au monde sont reconnus des êtres chimériques et indignes d'être élevés. — THÉÉTÈTE : Je ne le nie point; je crois cependant qu'avec votre aide j'ai produit bien plus de choses que je n'en avais dans l'âme. — SOCRATE : Mon ami, s'il t'arrive à l'avenir de concevoir de nouveau, tes conceptions seront meilleures, après cette première épreuve. Si tu restes vide et stérile, tu seras moins à charge aux autres, ne pensant pas savoir ce que tu ne sais pas. Mais il faut que je me rende au Portique du roi pour répondre, car Mélitus m'a cité à comparaître. Demain, de bon matin, Théodore, nous nous retrouverons ici.
